

Le flair

Lili Maxime

Numéro 42, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maxime, L. (1989). Le flair. *Moebius*, (42), 93–94.

LE FLAIR

Lili Maxime

Blasée qu'elle est, la petite. Mais non, juste un peu fatiguée, c'est tout. Il ne faut surtout pas en faire une histoire. Personne n'a de temps à perdre. Comme si le temps se perdait. Moi, je crois qu'il passe. C'est tout. Et encore, des fois il passe sans qu'on s'en souvienne vraiment. C'est à regarder une nouvelle veine sur la main gauche ou un petit relâchement de la peau sur la paupière droite. Quand on veut bien prendre le temps, qui passe de toute façon, pour se regarder un peu. Même que moi, à une certaine période de ma vie où je faisais un peu «image», je regardais beaucoup le temps s'imprégner sur ma peau. J'essayais de retenir ma peau contre le temps, bataille futile, s'il en fut une! Et je mesurais ma belle impuissance. Oui, belle car je n'étais pas responsable enfin, du relâchement de cette peau. Qu'on disait et que l'on dit encore, belle. Mais à prendre mes traits un par un, je n'ai rien de remarquable, mais disons que l'ensemble dégage un «accroche-l'oeil» certain. Je m'en suis défendue longtemps par pudeur, je crois, ou par inconscience, ou par peur des intentions de ces regards. Car pour avoir cette peau, on a fait souvent un détour côté-cœur ou côté-raison. Ce qui m'a fait quelquefois douter de ces odeurs, car je sens, comme un chien, pour bien me faire comprendre. Je «hume» l'autre avant même de recevoir les mots ou le regard ou la force. Et ce que je sens me rejoint ou non. Et quand on force la dose pour me rejoindre c'est peine

perdue depuis longtemps. Mais certains m'ont fait douter de mon premier signal. C'est vrai que leur personnage à eux, était bien, très bien même pour certains. Et on savait même dans certains cas me faire rire beaucoup. Et j'en oubliais de renifler l'odeur... Je me suis trahie quelquefois. Cela a laissé quelques marques.

On ne se pardonne pas beaucoup la trahison de soi. Avec ou sans quelqu'un. Ça fait mal quelque part en-dessous de la peau, je ne sais trop où. Et ce mal peut durer un peu longtemps. En fait, en même temps que le temps qui passe. Comme superposé à l'autre temps. Et c'est là que je marche à côté de moi et que je me dilue. Je marche beaucoup sur le temps, dans des saisons quelquefois différentes, et des années différentes, si je me fie à mon calendrier. Et j'ai l'apaisement de constater que le temps n'a pas attendu mes incertitudes pour passer. Alors je me retrouve un peu changée au regard des autres qui, à mes yeux, habitent des peaux différentes mais si semblables à la première que j'ai connue, ou qu'ils ont bien voulu me présenter d'eux-mêmes à ce moment-là.

Et j'ai le grand respect de tout ce qui passe, même les personnes. Disons que j'ai assez imprégné dans ma mémoire leur chaleur et leur odeur pour réveiller le contour de leur corps quand je m'ennuie de certaines d'entre elles. Et je me rappelle que je me suis attardée sur certaines assez longtemps, pour tracer sur leur peau certains de mes gestes qui ont vraiment pris du poids avec le temps. Un poids léger, en surface pour ne pas égratigner personne. Mais pour rester plus longtemps qu'un peu, il faudrait plus qu'une enveloppe en forme de peau et de sang et de muscles et j'ai juste assez de force pour traverser celle-ci sans trop de dommage, pour moi et les autres, il y a tellement de fragilité, belle, à juste respirer que j'en suis encore éblouie. Et tout émue. Alors je flaire encore plus et mieux, je crois. Et je continue à perdre le temps qui ne se perd pas.